

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
 " " six mois, 14 " "
 " " un an, 25 " "

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

Roubaix, 23 Avril 1867.

BULLETIN.

Les nouvelles d'aujourd'hui ont un caractère plus conciliant que ces jours derniers. Il ne faut toutefois les accueillir qu'avec réserve. On parle d'une proposition émanant de l'Angleterre et d'après laquelle la Prusse serait invitée à évacuer la forteresse du Luxembourg, la France ayant, sous cette condition, renoncé à toute acquisition de cette province. Dès lors, le cabinet des Tuileries n'opposerait nul obstacle aux négociations, son honneur et ses intérêts étant préservés par le renoncement de la Prusse à une occupation désormais injustifiable. Reste à savoir quelle réponse fera le gouvernement prussien à la proposition dont il s'agit. Puisqu'il nous en coûte, nous sommes obligé de dire que la probabilité n'est pas dans le sens d'une réponse affirmative.

L'Autriche a résisté avec raison aux diplomates prussiens et bavares qui l'ont circonvenue. La prudente attitude du comte de Beust est un fait acquis aujourd'hui de telle sorte que M. Tauffkirchen et ses émules n'ont plus qu'à aller négocier ailleurs qu'à Vienne les alliances offensives ou défensives qu'ils rêvent pour la plus grande gloire de la Prusse. Il paraît même que la réserve du gouvernement de François-Joseph altère un peu la confiance qui se manifestait à Munich, de voir le prince de Hohenzollern devenir l'Ulysse sinon l'Agamemnon des diplomates allemands. Le Correspondant de Nuremberg en est à désavouer la conclusion d'un traité pour l'entrée de la Bavière dans la Confédération du Nord. C'est un mouvement de recul notable.

S'il faut en croire les journaux de New-York le dénouement du drame mexicain ne peut plus se faire attendre, malgré la résolution qu'a déployée, dans ses derniers jours, l'empereur Maximilien. Il faut se tenir en garde néanmoins contre les nouvelles venant du Mexique par la voie des

Etats-Unis dont on connaît la partialité. Aucune nouvelle importante ne nous est encore parvenue.

En Angleterre, la question de réforme parlementaire préoccupe davantage l'esprit public que ce qui se passe en Europe. Les libéraux ont perdu leur chef. Il paraît que M. Gladstone, dans une correspondance avec lord Crauford, aurait annoncé qu'il continuerait à coopérer avec le parti libéral, mais qu'il ne prendra plus d'initiative. Cette lettre est considérée comme une renonciation de M. Gladstone à la direction du parti.

J. REBOUX.

Nous recommandons très-spécialement à l'attention de nos lecteurs, les fragments ci-après d'une lettre écrite de Berlin par un de nos compatriotes en résidence dans cette capitale depuis plusieurs années :

« Les journaux d'ici, passionnés dans un sens ou dans l'autre, mais agressifs pour le plus grand nombre contre la France, n'expriment que très-imparfaitement le sentiment public. La vérité est qu'on croit à la guerre, mais beaucoup plus parmi les ouvriers et les paysans, que parmi les commerçants, les propriétaires, les chefs d'industrie, les capitalistes. Ceux-ci affectent la tranquillité, même jusqu'à dire au cercle ou à la brasserie : « La Prusse ne craint pas plus la France que l'Autriche. » Au fond et dans l'intimité ils reconnaissent qu'on est engagé dans une affaire pleine de dangers. Quant aux officiers, surtout les jeunes, ils voudraient que la guerre fut déclarée. Le sous-officier, le simple soldat, bien que très-résolus, n'ont pas tant d'impatience.

« Un point sur lequel tout le monde est d'accord, et je tiens à y insister, c'est que la Prusse ne peut guère, sans quelque compensation politique ou autre, abandonner un poste militaire où elle est depuis cinquante ans. C'est fort bien qu'on ait de l'amour-propre à Paris, autant que personne j'en suis fier ; mais il faut songer qu'on en a aussi à Berlin. Que dis-je ? On en est saturé depuis la dernière guerre. Je rencontre des gens qui parlent d'aller d'ici à Strasbourg et de Strasbourg à Paris, comme vous parlez d'aller de Paris

à Tours et de Tours à Nantes. Jugez par là quelle mine on fait en lisant les journaux de France !...

« Ce qu'il faudrait, ce serait une combinaison qui servirait à couvrir l'orgueil prussien. Elle n'est peut-être pas impossible à trouver. M. de Bismark, très-peu connu des Français et même des Allemands aussi, serait fort disposé à entrer dans cette voie. Quelqu'un en qui j'ai confiance me disait hier que le premier ministre n'était pas éloigné d'adopter l'idée de l'empereur Napoléon au sujet d'un congrès où l'on réglerait la question du Luxembourg avec les autres. Ce serait un expédient. Or, je le répète, sans quelque chose de compensateur, attendons-nous ici et là bas aux coups de fusil.

« Je reviens au côté acerbe de la question. Sachez bien une chose : c'est qu'on fait, ici et dans tout le royaume, y compris les provinces annexées, des préparatifs considérables. Le général de Roon, disant qu'après Sadowa il était prêt pour une seconde campagne, a commis une indiscretion fanfaronne ; mais il ne s'écarterait guère de la vérité. Quand donc vous lisez dans les feuilles berlinoises que la Prusse ne songe à aucun armement, à aucune disposition militaire, faites attention qu'il s'agit d'une tactique familière à M. de Bismark. Pendant cinq ans la Prusse a fomenté la guerre avec l'Autriche ; jusqu'à la veille du combat, les ministres juraient n'avoir ni fusils dans les râteliers, ni cartouches dans les gibernes !...

« Vous me demandez la vérité vraie ; la voilà. Quant à nous, résidents Français, nous n'avons nullement à nous plaindre de l'hospitalité prussienne. Il en est de même des Allemands qui se trouvent en France pour leurs affaires ou pour leurs plaisirs. Les lettres qu'ils écrivent le prouvent surabondamment. Je vous surprends peut-être en annonçant que des trains de plaisir pour l'Exposition universelle s'organisent sur le réseau des chemins de fer germaniques. Rien de plus réel. « Alors, objecterez-vous, c'est qu'on ne croit pas à la guerre. » Eh bien ! si, on y croit ; mais il reste une espérance de conciliation, et cela suffit pour qu'on agisse comme si la paix n'était point compromise. »

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous transmet les dépêches télégraphiques suivantes :

AUTRICHE.

Londres, 21 avril.

M. Gladstone, dans une correspondance avec lord Crawford, annonce qu'il continuera à coopérer avec le parti libéral, mais qu'il ne prendra plus d'initiative. Cette lettre est considérée comme une renonciation de M. Gladstone à la direction du parti libéral.

Londres, 22 avril.

(Officiel) Le gouvernement espagnol a consenti à rendre le navire *Queen Victoria* avec sa cargaison ou une valeur équivalente. Le gouvernement espagnol doit de plus payer une indemnité aux propriétaires et punir les officiers coupables.

La bourse est encore fermée aujourd'hui à cause des fêtes de Pâques.

On signale de Liverpool l'arrivée du paquebot *Hansa*, venant de New-York.

BELGIQUE.

Le roi et le comte de Flandre, accompagnés d'une suite nombreuse partent pour Dusseldorf.

PRUSSE.

Berlin, 22 avril.

La famille Hohenzollern, le roi des Belges et le comte de Flandre sont attendus demain. La bénédiction nuptiale sera donnée le 25 à 4 heures du soir dans l'Eglise de Sainte-Hedwige. Le prince-évêque de Breslau officiera en présence du corps diplomatique et des grands corps de l'état. Les fêtes publiques à l'occasion du mariage du comte de Flandre dureront jusqu'au 26 avril au soir.

SERBIE.

Belgrade, 22 avril.

Hier, a eu lieu une fête splendide à l'occasion de l'anniversaire de l'insurrection serbe de 1813.

Le prince de Serbie a fait un cadeau de 40,000 piastres au Pacha de Belgrade. Il a fait distribuer, aux soldats de la garnison turque, une somme équivalente à leur solde d'un mois.

AUTRICHE.

Vienne, 20 avril soir.

La *Gazette de Vienne* publie une patente impériale qui convoque le Reichsrath pour le 20 mai.

M. Becker, ministre des finances, est chargé de la direction du ministère du commerce.

Vienne, 21 avril.

M. de Beust a eu, ces jours derniers, plusieurs conférences avec le comte de Tauffkirchen, chargé d'une mission spéciale de la Bavière et de la Prusse auprès

de la cour de Vienne. Le ministre-président a insisté sur la nécessité, pour l'Autriche, de garder la neutralité, aussi longtemps que possible. Le comte de Tauffkirchen aurait proposé à l'Autriche d'élargir le traité de Prague par une sorte d'union de l'Autriche avec l'Allemagne. Cette démarche, toute confidentielle, paraît cependant n'avoir en d'autre but que de sonder le cabinet autrichien.

ETATS-PONTIFICAUX.

Rome, 21 avril.

Le Pape a célébré, ce matin, une messe solennelle dans la basilique du Vatican. Le Saint-Père a donné ensuite, du haut de la loge du Vatican, la bénédiction apostolique *urbi et orbi*. Le nombre des Italiens et des étrangers qui assistaient à cette cérémonie était immense. Toutes les troupes pontificales étaient rangées, en grande tenue, sur la place.

Après la bénédiction, la foule a salué le Pape par de chaleureux applaudissements. Tout s'est passé dans le plus grand ordre.

ITALIE.

Florence, 22 avril.

Les journaux annoncent que les conférences relatives au traité de commerce entre l'Autriche et l'Italie ont été terminées avant-hier soir. Les deux états s'accordent réciproquement de nombreux avantages.

On assure que ce traité sera signé et ratifié très-prochainement.

ETATS-UNIS.

New-York, 11 avril.

(par le *Hanza* voie de Southampton.) Le consul des Etats-Unis à la Havane a protesté contre l'enrôlement qui se fait à Cuba d'Espagnols pour l'armée de l'Empereur Maximilien. Il qualifie cet enrôlement de violation des lois de neutralité. On dit que 200 hommes ont été déjà enrôlés.

New-York, 20 avril soir.

Or, 139. Change sur Londres 139. Bons américains 1882 110. Chemin de fer de l'Illinois, 112 1/2.

BAVIÈRE.

Munich, 21 avril.

La nouvelle donnée par le *Correspondant de Nuremberg* de la conclusion d'un traité pour l'entrée de la Bavière dans la Confédération du Nord est, d'après les données les plus sûres, dénuée de tout fondement.

Munich, 22 avril.

Un supplément de la *Gazette de Bavière* dément officiellement la nouvelle que la Bavière soit liée, par un traité, à la Confédération du Nord.

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 24 AVRIL 1867.

— 15 —

LES ROQUEVAIR

— VIII —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 21 avril).

« C'est vous dire que je n'ai presque rien vu et tout est entassé pêle-mêle dans mon cerveau fatigué. Je n'ai retiré de mes courses vagabondes que la conviction que Paris est pour l'artiste et pour l'homme de science une ville incomparable où l'intelligence peut puiser aux sources les plus capables de l'élever et de l'agrandir.

« Vous prétendez, mon ami que je suis artiste et poète : si cela est, c'est bien sans m'en douter. Elle fut bien grande la surprise que j'éprouvai lorsque, le hasard vous ayant fait rencontrer dans le parc de Roquevaire des poésies que j'y avais com-

posées et oubliées, vous m'assurâtes qu'elles n'étaient pas mauvaises.

« Vos éloges m'ont fait du bien parce que je ne les ai pas suspectés de partialité. Excepté ma bonne grand-mère, vous êtes le seul qui m'avez jamais dit : C'est bien ; et qui, posant votre main sur mon front, ayez ajouté : Il y a vraiment quelque chose là.

« De ce moment je me suis livré à l'étude avec plus d'ardeur. Les arts, les sciences seront les compagnons fidèles de ma vie ; je les aimerai d'un amour désintéressé, car je n'attends d'eux ni la gloire ni les honneurs ; je ne leur demande que d'être le but de mes aspirations, et de me faire vivre de la vie de l'intelligence si je dois renoncer un jour à vivre seulement par le cœur, comme j'ai vécu jusqu'à présent.

« Oh ! la vie du cœur, qui me la rendra ? N'est-elle pas descendue dans la tombe avec mon aïeule ? La pierre du sépulchre se soulèvera-t-elle jamais pour lui permettre de me rendre mes joies perdues ?

« Aimerais-je ? Serais-je aimé ? mon ami, votre front est couronné de cheveux blancs ; mais votre cœur n'a rien perdu de l'ineffable tendresse dont il fut doué. C'est parce que vous n'avez jamais profané le feu sacré que ses derniers rayons colorent si chaudement le déclin de votre vie. Vous trouvez dans votre sœur une âme

qui correspond à la vôtre, une amitié éprouvée par le temps, par la séparation, par tous les orages dont vos deux existences ont été remplies, et moi je suis seul au monde !

« Mon Dieu ! que le délire des passions, avec ses enivrants, soit à jamais éloigné de moi ! mais permettez que sur ma route je rencontre un cœur sur lequel je puisse avec confiance appuyer le mien !

« En écrivant ces lignes je sens mon front rougir ; il me semble que je vois votre regard si bon, un peu malicieux, se fixer sur moi, et sonder ma pensée. Et pourtant cette pensée ne s'est jamais produite librement que devant ma grand-mère et devant vous, pourquoi craindrais-je de vous la laisser pénétrer ?

« Oui, je pensais à Cécile. Oui, la possession de son cœur me paraît le premier des biens de la terre. Je n'aurais jamais osé aspirer, mais un jour vous m'avez dit : Cécile est ma fille aimée, et je serai heureux si vous devenez mon fils. Votre sœur m'a tenu le même langage. Ce jour-là il s'est fait une révolution dans moi ; j'ai compris ce que j'éprouvais. Ce n'était une de ces passions ardentes comme le dépeignent les poètes et dont leur imagination exagère peut-être les transports ; mon cœur, je crois, n'est pas fait pour elle. C'était un de ses sentiments profonds par

lesquels, on le sent, l'existence doit-être à jamais remplie. Mais Cécile est si jeune ! Quand elle entrera dans le monde, elle comparera. Serai-je alors l'objet de son choix, m'aimera-t-elle encore et suis-je fait pour être aimé ?

« J'éprouve dans ce moment un vif chagrin. Ma mère désire vendre Roquevaire. Vous savez qu'elle ne l'a jamais aimé. On lui fait dit-elle des offres très-avantageuses ; elle paraît décidée à les accepter, pour peu qu'on les augmente.

« Cette propriété, dit ma mère, rapporte fort peu. Il serait possible que dans des mains intelligentes, pouvant y appliquer les nouveaux procédés d'agriculture, cette terre acquit une valeur bien au-dessus de celle qu'elle a aujourd'hui, mais Louis est appelé à une carrière plus convenable pour le nom qu'il porte ; ainsi il n'y faut plus penser.

« Je veux proposer à ma mère de m'adonner à l'étude de l'agriculture et d'être le régisseur de Roquevaire. Pour conserver le lieu où fut mon berceau, le lieu où reposent les restes chéris de ma grand-mère, je suis capable de me livrer à une étude qui ne m'inspirent qu'un médiocre attrait. J'aime la campagne en artiste et en poète, pas du tout en agriculteur et en propriétaire.

« Toutefois j'aime le peuple, vous le

savez et je me mêle volontiers aux bons habitants de nos campagnes. Il y a dans leurs traditions populaires, dans les costumes bizarres qu'ils ont conservés, une grande poésie dont ils ont le sentiment sans en avoir l'idée. On peut étudier chez eux les derniers vestiges des mœurs des races antiques. C'est un filon que les hommes de la science historique devraient se hâter d'explorer avant que la civilisation soit venue dans ces contrées niveler et effacer entièrement le passé.

« Combien je regrettais ma vieille tour où j'allais dans mon enfance et dans ma première jeunesse, faire mes herbiers, mes collections, composer mes premiers vers !

« Depuis longtemps, grâce à ses dégradations, mon pied seul pouvait courir le risque de gravir l'escalier, seul je connaissais les saillies offrant quelque solidité ; j'ai pris là mes premières leçons de gymnastique ! Aussi, mon ami, fûtes-vous tout surpris lorsque, pour me fortifier, et voulant m'initier à cet art, vous trouvâtes que je n'avais que les principes à apprendre.

« C'est que, voyez-vous, dans mon enfance j'éprouvais le double besoin du repos et de l'activité ; repos de l'âme, repos du cœur, mais besoin de locomotion, besoin un peu contrarié par ma grand-mère, qui semblait toujours craindre de